

UNE DRÔLE D'IMPOSTURE

HISTOIRE D'UN CANULAR EN BANDE DESSINÉE

À PROPOS DE

Judith Forest, *1h25*, Bruxelles, La Cinquième Couche, 2009, 304 p., 16 €.

Parallèlement à ses activités d'auteur et de photographe, *Thomas Boivin codirige les éditions La Cinquième Couche avec William Henne et Xavier Lowenthal.

1h25, c'est l'histoire intime d'une jeune femme fragile qui se raconte dans un roman graphique auto-fictionnel. C'est, pour beaucoup, la découverte d'un jeune talent. C'est aussi l'histoire d'un succès médiatique et critique... Mais c'est peut-être surtout celle d'une supercherie orchestrée par trois éditeurs et dessinateurs éternels. Dans cet entretien, Thomas Boivin revient sur la véritable histoire d'*1h25* et sur ce qu'elle nous révèle des dysfonctionnements du système littéraire.

AVEC **THOMAS BOIVIN**.

RdL : Comment raconter l'histoire de la naissance d'*1h25* ?

Thomas Boivin : Pour expliquer de quoi il s'agit, il faut commencer par résumer ce qu'est La Cinquième Couche. Avec cette maison d'édition indépendante de bande dessinée, William Henne, Xavier Löwenthal et moi essayons – essayons – de produire des livres de qualité, à partir des goûts qui sont les nôtres. J'ai par exemple eu l'occasion de parler, dans les colonnes de la *Revue internationale des livres et des idées*, du travail d'Ilan Manouach, qui représente bien ce que nous défendons de mieux. J'invite les lecteurs à aller regarder et essayer de comprendre le travail de cet auteur, mais le moins que l'on puisse dire est qu'il a une façon innovante et réfléchie d'utiliser le dessin. Malheureusement, ce genre de

année, avec bien plus de dettes que de rentrées d'argent). J'ai répondu – c'était alors une simple blague – qu'il suffisait de faire une autobiographie de jeune fille largement agrémentée d'anecdotes sur sa vie sexuelle, genre jouissant toujours d'un succès assuré. William a pris l'idée au sérieux, en partie parce qu'il a très vite été convaincu que c'était une solution possible à nos problèmes financiers. Nous avons encore quatre heures de voiture devant nous, et l'idée a fait son chemin.

RdL : Donc, vous avez fait ce livre ? Comment cela s'est-il passé ?

TB : Oui, nous l'avons fait. Nous avons d'abord jeté un canevas rapide lors de ce trajet en voiture. Ensuite, William a dessiné l'ensemble des scènes puis Xavier et moi avons rempli de texte ces pages

La véritable rédaction du livre a été faite en deux ou trois jours, en rigolant comme des hyènes.

travail est dur à défendre : nous avons des tirages assez modestes, et bien du mal à les écouler. Ce sont des livres souvent complexes, qui ne ressemblent guère à ce qu'un lecteur attend d'une bande dessinée, et qui demandent un certain effort au lecteur ou une solide curiosité artistique. *1h25* est né de notre difficulté à promouvoir ces travaux, justement. Cette difficulté tient bien sûr en partie à notre manque de moyens, d'organisation – nous sommes tous bénévoles. Mais, par ailleurs, nous sommes périodiquement agacés par ce que l'on pourrait très grossièrement appeler les goûts du public... ou peut-être plus simplement par la place que continue d'occuper une certaine forme de bande dessinée, une « tradition » qui est surtout une forme de paresse, d'ennui ou d'effroi devant la nouveauté et qui est renforcée par le système du livre en général.

Concrètement, l'idée d'*1h25* est née lors d'un retour de festival, en Suisse, où nous avons constaté que les livres dont nous étions les plus fiers étaient ceux qui se vendaient le moins. Mon collègue William s'est alors demandé comment nous pourrions faire pour vendre nos livres (et renflouer nos caisses, car nous avons eu une mauvaise

dessinées. Le canevas était assez simple : une jeune femme qui entreprend des études artistiques a des aventures sentimentales et surtout sexuelles, des problèmes de drogue, et est en conflit avec ses parents. C'est une pure caricature de tout ce que nous avons pu lire dans le genre. Après cela, pour donner un peu de corps au texte, nous avons rempli le livre d'anecdotes réelles et surtout, pour que ce soit plus drôle (pour nous), nous avons fait en sorte que « Judith Forest », puisque c'est le nom que nous avons donné à cette auteure fictive en référence à la copine de Xavier, nous rencontre (nous, La Cinquième Couche), couche avec Xavier et d'autres auteurs du milieu, etc. Ça nous a permis d'avancer vite, beaucoup plus vite que si nous avions dû tout inventer. En fait, la véritable rédaction du livre a été faite en deux ou trois jours, en rigolant comme des hyènes dans une maison de campagne, l'été 2009. De ce point de vue-là, nous sommes loin d'Émile Ajar. Le dessin a pris du temps mais le reste est assez bâclé.

RdL : Quelle idée aviez-vous en tête exactement ?

TB : Eh bien on peut dire qu'il y avait plusieurs

idées. D'une part, se « refaire » : la crise venait d'éclater, nos ventes n'avaient jamais été aussi mauvaises et nos créanciers devenaient très pressants. Mais ce n'est pas la seule raison, ni même la première. Personnellement, j'étais surtout en colère de voir la (mauvaise) qualité des productions dominantes, fatigué de voir les titres à succès exploiter inlassablement les mêmes recettes. Donc, il y avait cette idée de prouver qu'il était possible de faire un faux récit, une fausse autobiographie de jeune fille et d'avoir avec cela un certain succès, mais plus encore peut-être de montrer que c'était terriblement facile. C'était un pari en même temps, car aucun d'entre nous ne pouvait être sûr que cela marcherait même si nous le pressentions fortement.

Et puis ça a été aussi un jeu. La construction générale de ce récit a été vraiment très drôle, d'abord parce que nous avons pu allègrement dépeindre plusieurs figures de la bande dessinée avec humour et ensuite dans la création d'un double discours du livre, où nous nous sommes amusés à mettre dans la bouche de la jeune Judith toutes sortes d'incertitudes prétendument existentielles dont le double sens – évident pour nous – était de montrer qu'évidemment Judith Forest n'existe pas. Nous avons aussi d'une certaine façon saisi l'occasion de retourner le récit d'identification classique contre lui-même, en glissant dans le livre tout un tas de réflexions sur la fiction, la vérité, le mensonge et sa place dans l'œuvre d'art... L'autre moment de grande rigolade a été la création « marketing » du personnage. D'abord, ouvrir une page Facebook et

l'alimenter, ce qui était facile, puis écrire un argumentaire de vente et finalement embaucher une actrice à la suite de demandes de plateaux téléés et d'émissions de radio. Mais pour moi, il y avait aussi en toile de fond une certaine colère, un agacement devant ce que nous étions en train de faire – et qui petit à petit marchait.

RdL : Peux-tu préciser précisément ce qui a marché, et en quoi ça a marché ?

TB : C'est un ensemble de choses. D'abord, beaucoup de gens y ont cru. Presque tout le monde. Jusqu'ici, c'est assez normal. Évidemment, un petit noyau de connaisseurs de notre catalogue n'a pas compris, a eu des doutes, voire a immédiatement débusqué la couillonnade. Par contre, si je m'attendais à ce que nous ayons fait quelque chose de suffisamment putassier pour attirer des lecteurs, je n'imaginai pas une seule seconde que nous aurions autant de facilité à convaincre des institutions. Le Centre national du livre a par exemple immédiatement subventionné ce livre – alors que nous n'avions demandé qu'un prêt sans intérêts – quand il refusait dans le même temps de soutenir d'autres de nos ouvrages, autrement plus ambitieux. Je ne peux rien dire pour les institutions belges : nous n'avons pu bénéficier d'aucune aide sous prétexte que « *l'État belge n'aide pas une structure en difficulté* » – nous avons fait l'erreur de le leur dire. Nous avons eu un reportage d'Arte, un plateau de France 3 région, des tas de critiques élogieuses de tout un paquet de journaux et de magazines, comme les *Inrocks*, ou même de critiques du

**EXTRAIT « UN TÉMOIGNAGE SENSIBLE ET BRUTAL » :
LA QUATRIÈME DE COUVERTURE D'1H25**

Derrière ce titre énigmatique se cache le carnet intime d'une jeune femme qui a choisi de raconter en bande dessinée un court moment de sa vie, étalé sur quelques mois (entre le début de l'hiver et la fin de l'été). Guidée par le désir de tout raconter, elle ne fait pas mystère de ses doutes (y compris sur le projet même de ce livre), de ses difficultés, de ses addictions (physiques ou affectives) et de sa vie sexuelle fragmentée. Description honnête, lucide et sans tabou de l'expérience amoureuse et sensuelle comme des moments les plus sombres de son histoire, le récit ne fait l'impasse ni sur la chronique intime de son existence ni sur les épisodes presque insignifiants de son quotidien, si éloigné de la vision idéalisée et fantasmée que l'on projette enfant. Aucun des protagonistes n'échappe à son regard pénétrant

et sans complaisance. L'adolescence n'est pas encore si éloignée, et c'est encore au début de l'âge adulte que l'étudiante entame son entreprise autobiographique. Évitant un nombrilisme maussade, cette jeune auteure fait preuve d'une étonnante maturité et se révèle terriblement attachante, contrebalançant les moments de doutes et d'introspection par de plus légères anecdotes. L'auteure se raconte d'une manière toujours surprenante et même parfois drôle, malgré le sentiment de solitude et de malaise qui taraude ses pensées. C'est aussi, en creux, la rencontre d'une jeune femme et du dessin, la découverte de la bande dessinée comme manière de se raconter.

Son dessin, sans fioriture et sans esbroufe, aux allures de croquis, rehaussé par une élégante bichromie, se veut le vecteur le plus direct pour dresser le

décor de ses aventures sentimentales et dépeindre les aléas de ses émotions. Ce livre dense et sans concession constitue une forme d'éducation sentimentale, une expérience intime de dévoilement, un remarquable travail sur soi pour extraire tout le sel de la rencontre de l'auteure avec l'autobiographie dessinée.

S'immergeant dans l'écriture de son carnet comme dans une thérapie personnelle, elle déroule petit à petit le fil de son existence de jeune adulte, essayant de se reconstruire une image, de se comprendre elle-même. Poussant l'expérience de la confession dans ses derniers retranchements, l'auteure nous livre ici sa vie et ses turpitudes sans détour.

Témoignage sensible et brutal, à fleur de peau, cette autobiographie repousse les limites de la sincérité vis-à-vis de soi et du lecteur. ■

milieu, blogs de bande dessinée, etc. Bref, le fait d'avoir mis le paquet sur les services de presse et d'avoir prémâché un argumentaire de vente sentimental et ridicule – la dernière phrase de la quatrième de couverture étant « *ce livre repousse les limites de la sincérité vis-à-vis de soi-même et du lecteur* » – nous a assuré une visibilité immédiate et non anticipée, quoique relative par rapport à de réels succès de librairie. Des tas de lecteurs et de lectrices anonymes ont aussi trouvé ça très bien fichu ; je leur pardonne, mais la presse, j'ai plus de mal. En même temps, ce que je dis là sonne naïf, ne croyez pas que je tenais la presse grand public en général et la critique de bande dessinée en particulier en haute estime, mais j'imaginai quand même que nous avions fait ce livre suffisamment mal et notre communication de façon suffisamment grossière pour avoir des critiques sérieuses. Hormis quelques rares personnes, comme Bart Beaty qui n'a commencé à trouver le livre bien qu'une fois l'imposture révélée, nous n'avons quasiment pas eu de critiques dignes de ce nom – certains ont tout de même relevé que nous avions laissé l'ouvrage truffé de fautes d'orthographe.

RdL : Et qu'est-ce que vous en avez retenu ?

TB : Pour moi, il y a plusieurs choses à retenir de cet épisode. D'une part, qu'une critique de bon niveau en bande dessinée est quasiment inexistante. Pas seulement au niveau de la presse : le fait que le haut du panier – et de loin – de la critique en bande dessinée ait pu y voir une « *vérification de sa théorie de la féminité* » montre bien qu'il y a un problème, la critique n'est décidément pas à la hauteur. Mais ce n'est pas une grande surprise. Maintenant, la vraie question c'est : « Pourquoi ? » Pourquoi un livre aussi faible à bien des égards a pu toucher ? Je pense, et c'est ce que nous avons compris, que la « sincérité » justifie tout. Je suis à peu près persuadé que si nous avions présenté ce livre comme une œuvre de fiction, personne n'en aurait fait l'éloge ni ne l'aurait acheté. Nous avons fait un deuxième tome de Judith Forest, intitulé *Momon*, qui raconte la création du livre de façon romancée (l'auteur découvre son inexistence) et qui se termine par cette question : « *Et si l'autobiographie était la putain des genres littéraires ?* » C'est une façon un peu provocatrice de le dire, mais je suis maintenant persuadé que tout ce qui relève de l'autobiographie ou de « l'autofiction » jouit d'une impunité totale, et injustifiable, précisément parce que la sincérité est un argument qui annule d'avance toute critique. L'auteur se livre, et donc l'ouvrage lui-même n'est plus compris comme une

construction, mais directement comme l'émanation pure de la « personnalité » de l'auteur. Toute faiblesse est alors directement comprise comme une faiblesse de l'auteur et non une faiblesse de rédaction. L'expérience de *1h25* a jeté une lumière crue sur la place prise ces dernières années par l'autobiographie/autofiction, mode pour laquelle je n'avais déjà pas beaucoup d'estime.

Par ailleurs, trois garçons n'ont eu qu'à s'asseoir autour d'une table, mettant en scène de façon grotesque les clichés et fantasmes les plus stéréotypés sur la vie sexuelle et sentimentale d'une jeune femme de vingt ans, ou sélectionnant des anecdotes sur ce seul principe de voyeurisme, et cela a immédiatement été tenu pour vraisemblable – très rares sont les lecteurs qui ont su relever l'étrange misogynie de Judith Forest. Pour moi cela signifie simplement que l'autobiographie en soi, lorsqu'il ne s'agit pas de produire une forme littéraire travaillée ou de témoigner d'une existence significative d'une manière ou d'une autre, est une arnaque très simple à réaliser. « L'illusion autobiographique » est incroyablement facile à produire ; si nous avons su aller au-devant d'attentes de manière cynique et relativement lucide, je suis à peu près convaincu que les produits stéréotypés que nous parodions sont, en fait, eux-mêmes produits à peu près de la même façon. C'est-à-dire qu'ils sont eux aussi fabriqués, du point de vue des choix de ce qui est pertinent à raconter et de l'imaginaire mis en branle consciemment ou inconsciemment, l'œuvre étant produite essentiellement pour aller largement au-devant des attentes du lecteur. Ainsi, par exemple, il est troublant de voir la capacité qu'ont les récits « féminins » à aller au-devant d'attentes masculines d'une façon aussi efficace. Mais aussi, plus simplement : il ne me semblerait pas étonnant qu'une part notable de ce type de récits soit peu ou prou le produit de faussaires du même genre que nous – simplement plus sérieux et qui ne se dénonceront pas. Je dois ajouter tout de même qu'une chose m'a troublé : les témoignages de lecteurs et de lectrices qui disent s'y être reconnu(e)s. ■

RIONS UN PEU : 1H25 À LA TÉLÉVISION

Sur France 3 : vimeo.com/9185000

Sur Arte : vimeo.com/8132764